La condition des déportées italiennes dans les camps de concentration nazis

Sophie Nezri-Dufour

▶ **To cite this version:**

Sophie Nezri-Dufour. La condition des déportées italiennes dans les camps de concentration nazis. Italies, 1999, Italien, 3, p. 131-148. hal-01363558

HAL Id: hal-01363558
https://amu.hal.science/hal-01363558

Submitted on 9 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Italies

3 (1999)
Femmes italiennes

Sophie Nezri-Dufour

La condition des déportées italiennes dans les camps de concentration nazis

Avertissement
Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.
Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.
Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique
Sophie Nezri-Dufour, « La condition des déportées italiennes dans les camps de concentration nazis », *Italies* [En ligne], 3 | 1999, mis en ligne le 22 janvier 2010, consulté le 09 septembre 2016. URL : http://italies.revues.org/2448

Éditeur : Université de Provence
http://italies.revues.org
http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur :
http://italies.revues.org/2448
Document généré automatiquement le 09 septembre 2016. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.
Italies - Littérature Civilisation Société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Sophie Nezri-Dufour

La condition des déportées italiennes dans les camps de concentration nazis

Pagination de l'édition papier : p. 131-148

À Marie-Anne, qui m'a guidée avec patience et bienveillance sur les voies de la recherche

1 Dans la littérature concentrationnaire italienne qui n'a cessé de se développer durant ces dernières années, force est de constater que les témoignages transmis par des femmes sont nombreux. Mais le plus souvent, ces récits ont été délaissés par la critique. Il est vrai que la population concentrationnaire, qu'elle soit masculine ou féminine, a subi globalement les mêmes offenses, affronté les mêmes conditions de travail, connu les mêmes souffrances, mais jamais dans les mêmes circonstances.

2 Que la détention soit vécue par un homme ou par une femme n'est en effet pas un détail anodin. C'est tout au moins ce que nous nous efforcerons de démontrer en analysant certaines caractéristiques de l'expérience concentrationnaire féminine et en montrant que certains aspects de la détention sont liés à l'identité féminine des victimes devenues plus tard témoins.

3 L'étude de cette problématique sera réalisée à travers quatre témoignages d'ex-déportées italiennes : ceux de Liana Millu, de Giuliana Tedeschi, d'Elisa Springer et de Maria Massariello Arata.

4 Liana Millu, née à Pise, vit aujourd'hui à Gênes. Devenue après sa détention conférencière, enseignante, elle relata son expérience tout de suite après son retour d'Auschwitz où elle fut déportée en tant que juive dans le lager des femmes de Birkenau, caractérisé par la présence des crématoires et de leurs cheminées. Son récit s'intitule *Il Fumo di Birkenau*[1] et les six chapitres qui le composent sont autant de portraits de femmes.

5 Giuliana Tedeschi est née en 1914 à Milan, où elle fit des études de linguistique. Dénoncée par les fascistes aux Allemands parce que juive, elle fut également déportée à Auschwitz en même temps que son mari et que sa belle-mère. Elle est revenue seule de Pologne mais a pu retrouver ses deux petites filles recherchées en vain par les nazis et sauvées par une domestique. Aujourd'hui, elle vit à Turin et est l'auteur de nombreux ouvrages scolaires. Son témoignage initial, *Questo povero corpo*, écrit et publié en 1946, est l'un des premiers témoignages réalisés par un déporté italien. Repris et récrit en 1988, il insiste également sur la condition des femmes détenues dans le camp de Birkenau. Le titre est évocateur : *C'è un punto della terra... Una donna nel lager di Birkenau*[2].

6 Nous évoquerons également le témoignage d'Elisa Springer, née en Autriche en 1918 et dont le destin est étroitement lié à l'histoire de la déportation des juives italiennes. Victime des lois de Nuremberg, elle fut mariée à un Italien qui lui proposa de l'épouser pour la sauver des griffes des nazis et lui permettre de rejoindre l'Italie. Devenue italienne, arrêtée en Italie en tant que résistante, elle fut déportée à Auschwitz alors qu'elle n'avait que 26 ans. A la libération, elle choisit l'Italie comme terre de refuge. Elle vit aujourd'hui à Tarante et a écrit en 1997, pour son fils, le récit de sa déportation : *Il silenzio dei vivi. All'ombra di Auschwitz, un racconto di morte e di resurrezione*[3].

7 Enfin, le témoignage de Maria Massariello Arata se différencie des trois précédents dans le sens où cette résistante italienne, née en 1912 à Massa, n'était pas juive. C'est en tant qu'anti-fasciste et donc en tant que prisonnière politique qu'elle fut déportée en Allemagne à Ravensbrück puis à Neu Brandenburg. A son retour, en octobre 1945, elle reprit son travail d'enseignante et ce n'est qu'en 1974, atteinte d'une maladie incurable, qu'elle se décida à témoigner. Elle écrivit alors *Il ponte dei corvi. Diario di una deportata a Ravensbrück*[4].

> Seule une femme pouvait écrire un livre comme celui-ci, faire revivre aussi intimement toute l'horreur du Camp comme insulte suprême à la féminité.[5]

8 C'est ce qu'écrira Alessandro Galante Garrone en analysant le récit de Giuliana Tedeschi et c'est ce que nous examinerons à travers les quatre témoignages cités. Nous verrons comment,

en offensant la femme, les nazis ont voulu annihiler la dignité humaine dans sa globalité et comment la déportation féminine, vécue de manière bien spécifique, a été en même temps emblématique de l'expérience concentrationnaire vécue par les deux sexes.

9 À travers ce questionnement, nous nous emploierons ainsi à comprendre ce qui fit dire à Primo Levi qu'un témoignage tel que celui de Liana Millu, bien qu'axé sur l'expérience concentrationnaire des femmes en particulier, est, plus largement, le « plus touchant des témoignages italiens » sur la déportation[6].

10 Dans les lagers nazis, l'identité morale et physique de la femme fut dès le départ délibérément et gratuitement mise à rude épreuve : lorsque les nouvelles prisonnières politiques arrivent dans le camp de Ravensbrück, l'accueil qui leur est réservée débute par l'inspection humiliante de la tête, des aisselles et du pubis[7], par leur rasage systématique dans le camp d'Auschwitz-Birkenau, comme l'explique Elisa Springer qui insiste sur l'expérience humiliante que représente cette première violation de l'intimité physique :

> Dans une dernière tentative pour me défendre d'une telle violence physique et morale, je serrai les jambes, cherchant à me couvrir la poitrine avec les bras. Un nazi me frappa avec le canon de son fusil et cria brutalement : « écarte les jambes et laisse-toi raser ! »

11 Moment-clé, offense taboue : le témoin ajoute, dans cette évocation de l'une des scènes les plus marquantes et les plus symboliques de sa détention : « À ce moment-là, je perdis toute ma dignité et ma pudeur »[8].

12 Le rasage de la chevelure est également vécu avec douleur, comme une offense faite à la femme, à son intimité : une nouvelle humiliation imposée à l'être humain transformé en bête. Symbole de ce qui peut caractériser l'identité et la grâce féminines[9], la chevelure de la déportée n'a plus lieu d'être : avant de détruire psychologiquement et moralement les détenues, les nazis s'emploient à annuler toute particularité susceptible de les individualiser.

13 Quant aux examens gynécologiques, le plus souvent inutiles et pour cela sadiques, ils sont destinés à se présenter comme une nouvelle violation de la féminité. Là encore, la dignité non seulement féminine mais aussi humaine est offensée : rien n'est plus humiliant pour Maria Massariello et les autres que de se dénuder, défiler devant un médecin allemand et s'allonger sur un lit, les jambes écartées, pour un prélèvement gynécologique : « encore une dure épreuve pour notre moral et notre physique »[10], écrira-t-elle. Pour que les femmes deviennent des bêtes, il faut d'abord qu'elles ne se sentent plus femmes.

14 La stratégie nazie de déshumanisation a ainsi une ligne de conduite inflexible : elle s'emploie à détruire la femme dans son identité spécifique pour mieux tuer l'être humain qui est en elle. Ce n'est pas un hasard si les expériences du Docteur Mengele visent à offenser la femme jusque dans ses viscères : dans les quatre témoignages, il est rappelé qu'il soumet un certain nombre d'entre elles à des expériences de stérilisation. Ces expériences consistent en des suppressions d'organes de l'appareil génital, en des injections et en opérations douloureuses provoquant la stérilité : la vie elle-même, dans ce qu'elle a de plus intime et de plus physiologique en même temps, est une nouvelle fois bafouée : « Un désespoir fou s'empara de moi », écrira Giuliana Tedeschi, évoquant dans des termes exprimant horreur et violence – « torturer », « mutiler », « monstrueuse violation », « haine et mépris » – les moments de terreur qu'en tant que femme elle dut traverser.

> Ma profonde et plus intime féminité se torturait et se rebellait. Je pensais à mon corps brutalement privé de sa vitalité, au renoncement à la fonction plus féminine imposée par la nature, à la monstrueuse violation que les Allemands avaient froidement élaborée par haine et mépris.[11]

15 À Ravensbrück, les tziganes subissent également la stérilisation : comme les juives, elles ne doivent plus faire partie de la "race" féminine et humaine[12].

16 La laideur du corps, qui survient rapidement après de tels traitements, la dénutrition et le travail épuisant, est également vécue de manière bien spécifique par les femmes. Considérées culturellement, et depuis des siècles, comme le "beau sexe", elles supportent plus difficilement que les hommes leurs membres déformés, décharnés.

17 Maria Massariello insiste sur le fait qu'après plusieurs mois de détention, l'amaigrissement est tel que le corps en est tout plissé, rempli « de petits sacs de peaux vides »[13], si flasques qu'il devient difficile de se gratter et d'en chasser les poux qui s'y trouvent.

18 Il n'y a plus de vieilles ou de jeunes femmes ; elles ne sont ni belles ni laides : leurs caractéristiques ne se révèlent plus à travers leur féminité ou leurs particularités physiques. Elles sont de moins en moins femmes et par conséquent de moins en moins humaines. Comme le souhaitent les nazis, elles se ressemblent toutes :

> De grands yeux perdus dans le vide, de longues dents dans de larges bouches, des nez très longs dans des visages sans joues.[14]

19 Désormais identiques les unes aux autres dans l'anonymat et la laideur, elles se sentent mortifiées dans leur féminité, dans leur personnalité et leur humanité[15].

20 Giuliana Tedeschi va plus loin : les déportées n'appartiennent désormais qu'à un charnier vivant ; le soin qu'elles peuvent apporter à leur corps appartient désormais au passé[16].

21 En outre, bien que moins douloureuse mais tout aussi significative, l'imposition de vêtements sales et abîmés, remplis de poux, ainsi que le port de lingerie masculine trop large complètent l'injure faite au corps. Déguisées en tristes marionnettes, les déportées ressentent une véritable nausée face au spectacle qu'elles offrent à elles-mêmes. Pareilles à de sinistres clowns, elles ressentent irrationnellement, comme cela est également prévu dans la stratégie nazie de déshumanisation, du mépris pour elles-mêmes, face à « cette humanité ridicule et souffrante, sale et vêtue de haillons, transformée en troupeau de bêtes entassées »[17].

22 Inversement, lorsque certaines d'entre elles sont un jour transférées dans un camp pour femmes dont les conditions d'existence sont temporairement plus favorables, le fait d'avoir une serviette propre et une chemise de nuit "féminine" les bouleverse[18] : à travers ce qui pourrait sembler simple coquetterie, c'est le retour vers une certaine humanité féminine qui importe alors et prédomine. Ressembler encore à une femme, c'est continuer à être vivante. C'est le cas d'une vieille déportée qui a la possibilité d'apercevoir son fils derrière les barbelés séparant le camp des hommes de celui des femmes : le soin qu'elle prend à « préparer son visage pour revoir son fils » et à emprunter le plus beau foulard de ses compagnes le prouve bien[19].

23 Dans le camp des prisonnières politiques de Ravensbrück, la situation est quelque peu différente : les prisonnières ne portent pas systématiquement de vêtements dépareillés, masculins ou provenant directement de cadavres. Cependant, elles se voient affubler d'"uniformes"qui, par définition, uniformisent et dépersonnalisent avant de déshumaniser : à rayures grises et bleues, accompagnés d'un foulard blanc, de sabots de bois, ayant toutes sur leur poitrine un numéro et un triangle, rouge pour les politiques, violet pour les Témoins de Jéhova, jaune pour les juives, vert pour les criminelles[20]. Tout est étudié pour éliminer la moindre solidarité à travers ces divisions. Et ce stratagème fonctionne parfaitement : les prisonnières ont connu des itinéraires bien trop différents pour désirer s'entraider. Il est, par exemple, fort peu probable qu'une résistante italienne telle que Maria Massariello sympathise avec une criminelle allemande.

24 Globalement, c'est surtout la perte des caractéristiques féminines les plus élémentaires qui se fait le plus durement sentir. Le corps des déportées n'a plus de vitalité et semble ne plus avoir de sexe : la dénutrition et les traumatismes subis ont souvent provoqué la disparition des cycles menstruels. Si ce phénomène est plus commode d'un point de vue pratique, il est terrible humainement : les femmes ne se perçoivent plus comme telles ; elles ont été violentées dans leur nature, dans leur intimité féminine. Les hommes qu'elles connaissent et ont connu – frères, maris – ne sont plus que des compagnons de malheur qui, moralement comme physiquement, leur ressemblent désormais presque totalement.

25 Rares sont celles qui, après un mois de camp, parlent encore d'un homme comme d'un amant. Leur mari cependant, s'il est toujours en vie, focalise l'ensemble de leurs forces, de leurs espoirs, de leur désir de survivre[21]. Liana Millu évoque par exemple l'attitude de l'une de ses compagnes qui, ayant appris que son mari est encore en vie et dans le camp, ignore délibérément, tant son espoir est grand, l'horreur de sa situation. L'amour parvient

alors, pendant un moment, à transcender sa triste condition, à s'imposer comme une réalité supérieure et plus puissante que l'horreur concentrationnaire : celle d'une femme amoureuse qui résiste à Auschwitz :

> "Szafarisc travaille au Commando 9" était écrit de manière presque illisible, et ces mots valaient pour Zina plus que toutes les richesses de la terre. Elle continuait à les regarder, à les lire et à les relire avec la tendre insistance avec laquelle les femmes amoureuses scrutent chaque détail de la graphie, chaque aspect du papier, voulant presque s'identifier à l'expéditeur.[22]

26 Penser aux enfants est également une obsession qui caractérise la vie des femmes déportées, et l'un de leurs plus grands tourments. Giuliana Tedeschi a par exemple laissé en Italie ses deux enfants, dont la dernière n'avait que quelques mois[23] : ses nuits sont alors habitées par l'image de ses deux filles confiées à la dernière minute à une domestique.

27 Pour certaines, comme c'est le cas pour une compagne de Maria Massariello, le souvenir des enfants qu'elles ont perdus est fatal : il leur enlève toute envie de vivre et provoque chez elles une " altération psychique " définitive[24]. Très souvent, leur équilibre psychologique est irrémédiablement ébranlé, comme l'illustrent certains de leurs rêves et de leurs fantasmes : plusieurs d'entre elles ont vu, derrière d'autres barbelés, les vieilles femmes et les enfants dans un camp d'accueil - alors que ces derniers sont les premiers à avoir été gazés. Les grands-mères s'occuperaient des plus jeunes et tricoteraient : on les a vus monter dans des camions – mais ces derniers ne les menaient pas dans un autre camp...[25]

28 L'instinct maternel est ainsi continuellement malmené et bafoué, et chaque mère "orpheline" ressent une douleur supplémentaire lorsque d'autres d'enfants sont arrachées à leurs mères. Giuliana Tedeschi éprouve ainsi une véritable empathie face à la souffrance de ces rares mères qui, entrées exceptionnellement dans le camp avec leurs enfants, doivent un jour les abandonner dans une baraque à part, livrés à eux-mêmes :

> à qui ils seraient confiés, personne ne le savait ; comment ils seraient nourris, on l'ignorait complètement.[26]

Les femmes du camp ressentirent ce jour-là, explique Giuliana Tedeschi, que

> quelque chose avait été violemment arraché à l'instinct de maternité ancré dans les fibres de leur être.[27]

29 Le cas de Bruna, dont le jeune fils Pinin a miraculeusement échappé aux chambres à gaz, est également emblématique : tentant par tous les moyens de lui faire parvenir un peu de nourriture, elle ne peut empêcher son dépérissement ; et Pinin, au terme de quelques mois, est devenu "inutile" car trop faible, donc condamné aux chambres à gaz. L'instinct maternel va alors pousser Bruna à réaliser ce qui, dans un contexte "normal", paraîtrait insensé et condamnable, mais qui, dans le cadre absurde d'Auschwitz, devient courageux et réaliste : alors que son fils se trouve derrière des barbelés électrifiés en attendant d'être gazé, sa mère court vers lui en l'invitant à faire de même :

> « Viens vers ta maman ! » criait Bruna les bras tendus. « Viens vers ta maman, Pinin ! Cours ! » L'enfant eut un instant d'hésitation. Mais la mère continua à l'appeler, et alors il se précipita vers les fils en criant : « Maman ! maman ! ». Il atteint les barbelés, et au moment où ses petits bras se soudaient à ceux de sa mère, il y eut un crépitement de flammes violettes.[28]

30 Dans ce contexte bien précis de la détention féminine, certains travaux deviennent forcément plus pénibles psychologiquement, notamment pour les mères. D'autant plus lorsque celles-ci, devant recueillir le butin des convois et le transporter, sont contraintes de manipuler des landaus désormais inutiles :

> L'étrange cortège s'ébranla : les mères qui avaient laissé leurs enfants loin posaient leurs mains sur la barre en cherchant instinctivement la position la plus naturelle, en levant promptement, face aux obstacles, les roues de devant. [...] Les femmes qui avaient perdu leurs enfants au crématoire ressentaient le tourment physique d'avoir un enfant accroché à leur sein... Celles qui n'étaient pas mères, poussant maladroitement le landau, pensaient que, jamais, elles ne le deviendraient, et remerciaient Dieu.[29]

31 Inversement et contre toute attente, le désir qu'ont certaines déportées récemment mariées de concrétiser leur amour et de faire un enfant après une éventuelle libération les aide parfois à survivre. C'est le cas d'une camarade de Giuliana Tedeschi qui dans son univers féminin, puise sa force dans le projet d'enfanter :

> « Si nous retournons en Italie », me dit-elle un soir, mangeant tranquillement son pain, « je voudrais un enfant. J'en ai perdu un tout petit »... Elle était la seule à ne pas se rendre compte le soir de ses jambes gonflées à cause du long chemin, du pain acide qui raclait la langue.[30]

32 Quant aux rares femmes enceintes qui à l'entrée du camp ont miraculeusement échappé aux chambres à gaz ou à un avortement forcé, elles trouvent la force de résister avec d'autant plus d'ardeur qu'elles espèrent garder leur bébé jusqu'au bout, et même, dans un élan d'optimisme inexplicable, recouvrer la liberté avant l'accouchement.

33 Et c'est avec stupéfaction que Giuliana Tedeschi rencontre au sein même de l'enfer concentrationnaire une femme enceinte dont l'attitude se caractérise par « ce calme confiant que donne la grossesse », qui lui permet de réconforter Giuliana Tedeschi elle-même, en proie aux larmes face à cette femme gravide qui ramasse et engloutit les épluchures de pommes de terre qu'elle trouve pour nourrir l'enfant qu'elle porte dans son ventre[31]

34 De même, Liana Millu s'étonne de la « confiance tranquille » de sa camarade Maria enceinte, persuadée chaque jour, pour trouver sans doute la force de survivre, que la libération du camp est imminente[32]. Son entêtement est tel qu'il l'irrite : n'est-il pas égoïste et absurde de vouloir un enfant à tout prix, à quelques mètres des fours crématoires et de l'ignoble cheminée ? Mais l'instinct maternel de Maria semble plus fort. La guerre peut toujours finir avant l'accouchement : son enfant n'a-t-il pas le droit à la vie malgré tout et à une petite chance de survie ?

35 Dans de telles situations, malgré la solidarité qui peut parfois exister entre les déportées, le désir de maternité est considéré comme une « dégoûtante animalité »[33] : il heurte la plupart des détenues. Ce désir de vie et cette confiance en l'avenir sont jugés indécents, incongrus à Auschwitz : ce trop plein d'espoir les désole. Les fausses illusions sont dangereuses et dévastatrices : il vaut mieux éviter d'imaginer "un berceau blanc" pour un enfant juif alors que la plupart ont été gazés dès leur arrivée au camp[34].

36 D'ailleurs, celles qui, par miracle, ont encore leur nouveau-né, ne peuvent le nourrir. Elles sont trop affaiblies. Dans ce cas, la maternité est bafouée en même temps que la dignité humaine :

> Par moments, le petite bouche se détachait du sein maternel et deux petites mains le repoussaient avec rage. L'enfant pleurait et la mère muette laissait pendre, découverte, sa mamelle épuisée.[35]

37 Cependant, les femmes enceintes résistent de manière presque systématique avec force et entêtement à la fatigue et au découragement ; malgré l'épuisement, elles parviennent même, parfois, à enfanter : l'une, Edith, d'un beau garçon de quatre kilos, le jour même de Noël. Mais il meurt quelques minutes après. Le désespoir s'installe alors chez toutes les mères[36]. L'absurdité de leur situation s'impose alors avec d'autant plus d'intensité et d'acuité :

> Il ne voulait qu'un berceau avec des pompons, de petits tricots que les mains de la maman et de la grand-mère auraient faits doux, comme ont tous les enfants du monde. Mais l'époque des miracles est révolue depuis longtemps. De même que l'étoile du berger, le boeuf et l'âne.[37]

38 L'échec systématique de l'accouchement dans le camp est d'autant plus mal vécu par toutes que l'enfantement devient, malgré son absurdité et l'irritation de certaines déportées, ce qui s'oppose le plus à la mort omniprésente. Irrationnellement, lorsqu'un enfant naît par miracle à Auschwitz, c'est, l'espace d'un instant, une victoire de la vie sur l'anéantissement. Le moment est alors vécu comme un instant sacré et magique, bien qu'objectivement tragique.

39 Lorsque Maria accouche de son enfant au terme du septième mois, toutes les femmes du même block assistent, fascinées, à cet événement : Auschwitz sera évidemment plus fort, le mère et l'enfant mourront le jour même, mais pendant quelques minutes les prisonnières auront eu l'impression de vivre un instant de liberté et d'humanité, vibrant devant « le rite sanglant de la maternité »[38].

40 La communauté féminine se recrée ainsi à travers les liens forts qui unissent les femmes entre elles, tel l'instinct maternel que certaines déportées déjà âgées manifestent vis-à-vis des plus jeunes. Giuliana Tedeschi bénéficie, par exemple, de la gentillesse et de la tendresse de Zilly, mère d'une fille de son âge : « sa petite main chaude, modeste et patiente » parvient dans les moments difficiles à lui transmettre un peu de chaleur et de confiance, « comme le passage du sang dans les veines »[39].

41 Du reste, parmi les cris et les lamentations qui s'échappent de la bouche des détenues la nuit, c'est le plus souvent le nom de "maman" qui « sort comme une invocation douloureuse »[40]. Les plus âgées s'efforcent, pour les plus courageuses, d'aider celles qui pourraient être leurs petites soeurs ou leurs filles, celles qu'elles appellent communément les « petites » : c'est pour elles que l'on garde un morceau de pain ou pour qui l'on tente de se procurer un bout de savon et de serviette[41]. La petite italienne surnommée Vicky, dont le maigre visage est celui d'une bête apeurée, en fait partie :

> Huit mois de prison à San Vittore à Milan, comme politique ; déportée comme juive, pauvre petite.[42]

42 Les plus vieilles, véritables matriarches, trouvent ainsi la possibilité de rassurer parfois les plus jeunes. Ne se faisant souvent plus trop d'illusion sur leur sort, car lorsqu'elles sont âgées, elles deviennent pour les Allemands inutiles et gênantes, elles se rendent utiles en insufflant un peu d'espoir à celles qui sont devenues leur famille, leurs filles :

> « Vous savez, mes filles, ce que je vous dis ? », disait en parlant d'une voix traînante Madame Robert. « Je vous dis que nous ne mourrons pas. Nous sommes à la fin d'octobre, l'hiver est long, mais nous ne mourrons pas » [...] Les yeux ronds, les jambes maigres et fines, elle ressemblait à une vieille poule déplumée.[43]

43 Ces vieilles femmes se sentent souvent coupables d'avoir survécu alors que d'autres, plus jeunes et plus vaillantes, sans parler des jeunes enfants, ont été envoyées dans les chambres à gaz : ainsi, l'ordre naturel – pour autant que l'on puisse parler d'ordre "naturel" dans ce contexte – a été bouleversé ; les plus vieilles ne sont pas toujours les premières à partir. C'est le drame de la vieille Adela qui a perdu sa fille enceinte et avec qui Liana Millu tente d'instaurer un dialogue :

> Le sort avait été ironique avec Adela : elle avait pu survivre, elle continuerait à vivre en se traînant, entre peines et douleurs, alors que les deux jeunes vies qui représentaient tout son bien sur terre avaient déjà disparu avant elle.[44]

44 Adela est devenue à moitié folle et le chagrin l'a rendue agressive et amère. N'ayant pu supporter la douleur de son double deuil, elle n'est plus, pour sa part, en mesure d'aider qui que ce soit : elle reste isolée et les autres femmes préfèrent la laisser dans sa solitude, car la solidarité a ses limites : chacune doit penser avant tout à sa propre survie.

45 De même, si l'émotion d'une compagne est trop violente, si son chagrin est trop envahissant, son découragement et son désespoir peuvent devenir contagieux et déstabilisants pour l'ensemble du groupe féminin.

46 C'est le cas d'une mère qui, se sentant mourir, pleure sur son enfant de neuf ans resté seul en Suisse. Sa douleur est partagée pendant un premier temps par ses compagnes, qui, cependant, ressentent progressivement et imperceptiblement une certaine exaspération vis-à-vis de cette femme qui les fragilise. Trop pleurer, c'est mourir ; s'apitoyer exagérément, c'est perdre toutes ses forces nécessaires à la survie dans le camp :

> Les camarades étaient gagnées par sa tendresse sensible, par cette douleur passionnée, mais elles commencèrent bientôt à éprouver une légère irritation. Elles voulaient être fortes et résister, elles, et rien n'est plus contagieux que la tendresse, que les souvenirs, que l'émotion ; parfois, la pitié se transformait en ressentiment.[45]

47 Car les rapports entre femmes déportées sont inévitablement ambivalents et changeants : bien que rivales dans leur lutte pour la vie, elles savent devenir solidaires lorsqu'elles en ont la capacité. Elles tentent alors de dégager une force collective susceptible de naître au sein du

groupe ; comme si les bribes de courage de chacune d'elles, s'additionnant, pouvaient leur permettre de résister à l'anéantissement.

48 Cette solidarité peut devenir très puissante, notamment chez les prisonnières politiques, à tel point que lorsque les kapos se rendent compte qu'une entente trop harmonieuse semble s'instaurer au sein d'un groupe, ils le désagrègent au plus vite : Maria Massariello explique dans son récit que la dignité et la résistance, de même que les sentiments révélant une humanité profonde ne sont pas de mise dans le camp[46].

49 Cependant, cette solidarité féminine peut avoir un double effet : réconfortant mais aussi déstabilisant car trop "humain", trop lié à la liberté et au temps de paix. Ainsi, durant les fêtes juives à Auschwitz, lorsque les déportées se réunissent pour chanter ensemble et pleurer, leurs séances à proprement parler thérapeutiques et cathartiques[47] peuvent également se transformer en cauchemar : si l'émotion est trop intense, si les souvenirs sont trop forts, un sentiment de désespoir peut sourdre ; ce plaisir primitif de prier et de pleurer peut tout simplement les affaiblir, les fragiliser : « Cela suffit », cria Olga devant les litanies des juives de Salonique, comme étouffée par l'atmosphère de tragique tradition. « Si ces Grecques n'arrêtent pas ce soir... je ne réponds plus de rien ! »[48].

50 Liana Millu insiste elle aussi sur le fait que ces réunions destinées au départ à ressouder une communauté détruite ont parfois tendance à se transformer en scènes d'hystérie générale, au sens premier du terme : la composition uniquement féminine de l'assistance se fait trop intensément sentir et l'absence d'hommes – maris, pères et frères – devient alors trop pénible[49].

51 À Ravensbrück, la chanson a la même fonction : elle apporte un réconfort dans un milieu hostile destiné à entraîner toutes les femmes à la mort. C'est pour cette raison que les déportées italiennes se plaisent à chanter – ironie du sort – « Mamma son tanto felice ». Cette simple allusion à la mère a chez toutes ces femmes, comme nous l'avons vu précédemment, un effet particulier : elle éveille

> un doux écho dans tous les coeurs, même dans les plus endurcis et unit ici aussi, dans un même sentiment de douce mélancolie et de nostalgie profonde, toutes les prisonnières.[50]

52 Ce que l'on pourrait considérer comme une régression infantile se révèle alors salvateur et réconfortant. Il s'agit de la douce nostalgie de l'enfance, liée emblématiquement au regret d'une époque idéale, de paix et de liberté : l'univers de la mère.

53 On retirera des quatre témoignages quelques conclusions nous permettant de mieux comprendre l'expérience concentrationnaire : à travers la spécificité de l'expérience féminine, on saisit mieux la technique de déshumanisation nazie, l'organisation allemande dans les camps, la vision que les SS ont des déportés.

54 Les femmes, on l'aura compris, subissent simultanément, et indissociablement, leur condition féminine bafouée et l'expérience des camps. Ainsi souffriront-elles spécifiquement de certaines épreuves qui, dans la stratégie nazie, sont destinées à les humilier en tant que femmes pour mieux les humilier en tant qu'êtres humains : exposer en public des corps nus habitués traditionnellement à la pudeur, voir celui des autres, notamment des plus âgées, totalement déformé, transformé, rasé, hideux, et se voir en elles ; vivre avec des enfants destinés à mourir, avec des camarades arrivées enceintes au camp et qui perdront leur enfant dès sa naissance ; renoncer à tout espace d'intimité ; subir enfin la spoliation de toute individualité féminine.

55 Cette expérience de la femme dans le camp illustre la matrice misogyne du nazisme : les Allemandes elles-mêmes n'avaient pour rôle que celui de la reproduction de l'élite germanique : les juives et les tziganes étaient, quant à elles, par conséquent, condamnées à l'avortement forcé, à la stérilisation.

56 À la base de ce traitement infligé à la femme déportée, il y a l'exaspération de cette haine et de ce mépris pour l'identité féminine considérée comme simple instrument de reproduction qu'il faut développer lorsqu'il s'agit des Allemandes, ou anéantir lorsqu'il s'agit des juives et des tziganes. Un mépris donc pour la différence la plus élémentaire.

57 Et c'est en cela que la condition des femmes déportées illustre certaines caractéristiques essentielles de l'idéologie nazie : l'individu n'est considéré que dans le rôle qu'il peut avoir au sein du groupe, un groupe monolithique dont les composants n'ont ni individualité ni

originalité. Quant à ceux qui ne répondent pas aux critères définis par celui-ci, et qui n'en font pas partie, ils n'ont droit ni à la différence ni à la vie[51].

Notes

1 Liana Millu, *Il fumo di Birkenau*, Milano, Mondadori, "Arianna", 1947, (La Giuntina, 1979), 163 p.

2 Giuliana Tedeschi, *C'è un punto della terra... Una donna nel lager di Birkenau*, Firenze, La Giuntina, 1988 (1993), 165 p. Ce livre est une reprise de son premier témoignage intitulé : *Questo povero corpo*, Milano, EDIT, 1946. Elle a également écrit un bref témoignage intitulé *Memoria di donne e bambini nei lager nazisti*, Torino, Zamorani, 1995, 35 pages, publié à l'occasion du cinquantenaire de la libération des camps.

3 Elisa Springer, *Il silenzio dei vivi. All'ombra di Auschwitz, un racconto di morte e di resurrezione*, Venezia, Marsilio, 1997, 122 p.

4 Maria Massariello Arata, *Il ponte dei corvi. Diario di una deportata a Ravensbrück*, Milano, Mursia, 1979 (1995), 159 p.

5 Alessandro Galante Garrone, *Prefazione* in : Giuliana Tedeschi, *op. cit.*, p. 5 : « Solo una donna poteva scrivere un libro come questo, far rivivere così intimamente tutto l'orrore del Lager come insulto supremo della femminilità ».

6 Primo Levi, *Prefazione* in Liana Millu, *op. cit.*, p. 7.

7 Maria Massariello Arata, *op. cit.*, p. 28.

8 Elisa Springer, *op. cit.*, p. 71 : « In un ultimo tentativo di difendermi da tanta violenza fisica e morale, serrai le gambe, cercando di coprirmi il seno con le braccia. Un nazista mi colpì con la canna del fucile e brutalmente gridò : "Spalanca le gambe e fatti rasare !". In quel momento persi tutta la mia dignità e il mio pudore ».

9 Giuliana Tedeschi, *op. cit.*, p. 13.

10 Maria Massariello Arata, *op. cit.*, p. 37 : « ancora una dura prova per il nostro morale e il nostro fisico ».

11 Giuliana Tedeschi, *op. cit.*, p. 41 : « Una folle disperazione si impossessò di me. La mia profonda, più intima femminilità si torturava e si ribellava. Pensavo al mio corpo brutalmente mutilato della sua vitalità, alla rinuncia della funzione più femminile imposta dalla natura, alla mostruosa violazione che i tedeschi avevano freddamente escogitato per odio e disprezzo ».

12 Maria Massariello Arata, *op. cit.*, p. 103.

13 *Ibidem*, p. 83 : « sacchetti di pelli vuoti ».

14 *Ibidem*, p. 85 : « grandi occhi smarriti nel vuoto, denti lunghi in larghe bocche, nasi lunghissimi in visi senza guance ».

15 Elisa Springer, *op. cit.*, p. 71.

16 Giuliana Tedeschi, *op. cit.*, p. 25.

17 *Ibidem*, p. 12 : « umanità goffa e sofferente, sudicia e cenciosa, trasformata in branco di bestie ammucchiate ».

18 *Ibidem*, p. 107.

19 *Ibidem*, p. 118 : « si preparava un viso per rivedere suo figlio ».

20 Maria Massariello Arata, *op. cit.,* p. 26.

21 On lira à ce sujet Giuliana Tedeschi, *op. cit.*, pp. 115-116 ; Liana Millu, « Il biglietto da cinque rubli » in *op. cit.*, pp. 97-118 et « L'ardua sentenza », pp. 147-163.

22 Liana Millu, *op. cit.,* p. 99 : « 'Szafarisc lavora al Comando 9' era scritto in modo quasi illeggibile, e quelle parole valevano per Zina più di tutte le ricchezze della terra. Continuava a guardarle, leggerle e rileggerle con la tenera insistenza con cui le donne innamorate scrutano ogni piega della grafia, ogni aspetto della carta, quasi volendosi immedesimare con il mittente ».

23 Giuliana Tedeschi, *op. cit.*, p. 22.

24 Maria Massariello Arata , *op. cit.*, p. 91.

25 Giuliana Tedeschi, *op. cit.*, p. 20.

26 *Ibidem*, p. 46 : « a chi affidati, nessuno lo sapeva; come nutriti, lo si ignorava completamente ».

27 *Ibidem*, pp. 46-47 : « qualcosa era stato violentemente strappato all'istinto di maternità radicato alle fibre del loro essere ».

28 Liana Millu, *op. cit.*, p. 96 : « Vieni dalla tua mamma ! – gridava Bruna con le braccia tese. – Vieni dalla tua mamma, Pinin ! Corri ! Il ragazzo ebbe un attimo di esitazione. Ma la madre seguitò a chiamarlo,

e allora si precipitò verso la rete invocando : ‘mamma ! mamma !’ Raggiunse i fili, e nell’istante in cui le piccole braccia si saldavano a quelle della madre, ci fu uno scoppiettìo di fiamme violette ».

29 Giuliana Tedeschi, *op. cit.,* p. 76 : « Lo strano corteo si mosse: le madri che avevano lasciato i figli lontano poggiavano le mani sul manubrio cercando istintivamente la posizione più naturale, alzando dinanzi agli ostacoli prontamente le ruote anteriori [...]. Le donne che avevano perduto i bambini al crematorio provavano lo struggimento fisico di aver un piccolo attaccato al seno [...]. Quelle che non erano state madri, spingendo maldestre le carrozzine, pensavano che mai lo sarebbero diventate e ringraziavano Dio ».

30 *Ibidem*, p. 32 : « Se ritorniamo in Italia, – mi disse una sera, mangiando tranquilla il suo pane – vorrei un figlio. Me ne è morto uno piccolo piccolo... – Era l’unica a non accorgersi a sera delle gambe gonfie per il lungo cammino, del pane acido che raspava la lingua ».

31 *Ibidem*, pp. 92-93 : « quella calma fiduciosa che dà la gravidanza ».

32 Liana Millu, *op. cit.*, p. 44.

33 *Ibidem*, p. 46.

34 *Ibidem*, p. 48.

35 Giuliana Tedeschi, *op. cit.*, p. 21 : « A tratti la boccuccia si staccava dal seno materno e due manine lo respingevano rabbiosamente. Il bimbo piangeva e la madre muta lasciava pendere scoperta la mammella esausta ».

36 *Ibidem*, pp. 36, 127-129.

37 *Ibidem*, p. 129 : « Lui voleva solo una culla coi fiocchi, i golfini usciti soffici dalle mani della mamma e della nonna, come hanno tutti i bimbi del mondo. Ma l’epoca dei miracoli è tramontata da un pezzo. Così pure la stella cometa, il bue e l’asinello ».

38 Liana Millu, *op. cit.*, p. 73 : « il rito sanguinante della maternità ».

39 Giuliana Tedeschi, *op. cit.*, p. 16 : « una piccola mano calda, modesta e paziente [...] come il trascorrere del sangue nelle vene ».

40 *Ibidem*, p. 68 : « [esce] come un’invocazione dolorosa ».

41 *Ibidem*, p. 65.

42 *Ibidem*, p. 65.

43 *Ibidem*, p. 114 : « Vous savez, mes filles, cosa vi dico ? – diceva cantilenando Madame Robert. – Vi dico che non moriremo. Siamo alla fine di ottobre, l’inverno è lungo, ma non moriremo [...]. Gli occhi rotondi, le gambe magre e sottili, rassomigliava a una vecchia gallina spennacchiata ».

44 Liana Millu, *op. cit.*, p. 53 : « La sorte era stata ironica con Adela : essa aveva potuto sopravvivere, si sarebbe trascinata avanti, tra pene e dolori, mentre le due giovani vite che rappresentavano tutto il suo bene sulla terra se ne erano andate prima di lei ».

45 Giuliana Tedeschi, *op. cit.*, p. 29 : « Le compagne erano vinte dalla sua sensibile tenerezza, da quel dolore appassionato, ma presto cominciarono a provare una lieve irritazione. Volevano essere forti e resistere, loro, e nulla è più contagioso della tenerezza, dei ricordi, della commozione; talvolta la pietà si mutava in risentimento ».

46 Maria Massariello Arata, *op. cit.*, p. 60.

47 Liana Millu, *op. cit.*, p. 58.

48 Giuliana Tedeschi, *op. cit.*, p. 104 : « Basta ! », gridò Olga, « come soffocata dall’atmosfera di tragica tradizione. – Se queste greche non la finiscono questa sera... non ne posso più ! ».

49 Liana Millu, *op. cit.*, p. 59.

50 Maria Massariello Arata, *op. cit.*, pp. 51-52 : « [...] una dolce eco in tutti i cuori anche nei più induriti ed unisce anche qui in uno stesso sentimento di dolce malinconia e nostalgia profonda tutte le prigioniere ».

51 On lira à ce propos le témoignage des déportées italiennes présent dans « Donne prigioniere » in *La vita offesa. Storia e memoria dei lager nazisti nei racconti di duecento sopravvissuti*, a cura di Anna Bravo e Daniele Jalla, prefazione di Primo Levi, Milano, Franco Angeli, 1988, pp. 205-219.

Pour citer cet article

Référence électronique

Sophie Nezri-Dufour, « La condition des déportées italiennes dans les camps de concentration nazis », *Italies* [En ligne], 3 | 1999, mis en ligne le 22 janvier 2010, consulté le 09 septembre 2016. URL : http://italies.revues.org/2448

Référence papier

Sophie Nezri-Dufour, « La condition des déportées italiennes dans les camps de concentration nazis », *Italies*, 3 | 1999, 131-148.

À propos de l'auteur

Sophie Nezri-Dufour
Université de Provence

Droits d'auteur

Italies - Littérature Civilisation Société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Résumé

Dans la littérature concentrationnaire italienne qui n'a cessé de se développer durant ces dernières années, force est de constater que les témoignages réalisés par des femmes sont nombreux. Mais le plus souvent, ces récits ont été délaissés par la critique. Il est vrai que la population concentrationnaire, qu'elle soit masculine ou féminine, a subi les mêmes offenses, affronté les mêmes conditions de travail, les mêmes souffrances et les mêmes horreurs : mais jamais de la même manière. Que la détention soit vécue par un homme ou par une femme n'est en effet pas un détail anodin. C'est tout au moins ce que nous nous efforcerons de démontrer en analysant certaines caractéristiques de l'expérience concentrationnaire féminine : en montrant que certains aspects de la détention sont liés à l'identité féminine des victimes devenues plus tard témoins. L'étude de cette problématique sera réalisée à travers quatre témoignages d'ex-déportées italiennes : ceux de Liana Millu, de Giuliana Tedeschi, d'Elisa Springer et de Maria Massariello Arata.

Entrées d'index

Mots-clés : antisémitisme, déportation, femme, Millu (Liana), Springer (Elisa), Tedeschi (Giuliana)
Chronologie : XXe